

Christian Berst, passeur d'art brut

GALERISTES DÉFRICHEURS – 116 – Portraits de six marchands d'art au parcours atypique. Aujourd'hui, les multiples vies d'un autodidacte passionné par la création née dans les marges

PORTRAIT

Théorisé en 1945 par le peintre Jean Dubuffet (1901-1985) pour désigner les créateurs autodidactes tenus pour fous ou anti-conformistes tourmentés, l'art brut a longtemps été cantonné à la pénombre. Ses défenseurs les plus zélés l'avaient mis sous cloche, dans l'espoir de le protéger d'un marché supposé vicié et d'une culture officielle asphyxiante à leurs yeux. Les musées l'avaient crânement ignoré, le jugeant trop déviant, inconfortable, en un mot irrécupérable. « C'est l'un des derniers grands impensés de l'art », résume Christian Berst depuis son vaste bureau, passage des Gravilliers, à Paris.

En vingt ans d'activité, ce marchand intello, qui parle comme un livre, a réussi, à sa modeste échelle, à bousculer les dogmes. L'art brut n'était nulle part. Il est désormais partout, en pointillé certes, saupoudré ici ou là comme un exhausteur de goût. Les prix modiques ont aussi attiré de nouveaux acheteurs, ce que Christian Berst assume pleinement. « Que les gens viennent parce que c'est moins cher que d'autres œuvres, ça ne me dérange pas, argumente-t-il. Ce qui m'importe, c'est qu'ils restent pour de bonnes raisons, pour un rapport sincère et authentique. »

Rien a priori ne destinait cet autodidacte féru d'art mésopotamien à devenir marchand. Né en 1964 en Alsace dans un milieu ouvrier, Christian Berst a longtemps eu la littérature pour seul horizon. A 13 ans, il écrit un roman d'aventures, à 16 ans, il ré-

dige des poèmes. A 18 ans, il zappe le bac pour faire les trois-huit, au grand dam de ses parents : « Ma grande idée romantique, c'était d'être un ouvrier écrivain », raconte-t-il. La réalité de l'usine lui fait perdre ses illusions. Les obligations militaires le rattrapent.

Objecteur de conscience à Meaux (Seine-et-Marne), le jeune Berst débarque à Paris avec 200 francs en poche. Il trouve un point de chute au service de communication du ministère des affaires sociales. Il y restera sept ans à trier des revues de presse, avant de rejoindre les éditions Actes Sud. En 1997, il fonde la première librairie virtuelle, Chapitre.com, qui rencontre un beau succès. Un boulevard mêlant nouvelles technologies et littérature s'ouvre à lui.

Un choc

Mais l'art brut le fait dérailler. Chez un libraire du quartier Saint-Sulpice, il tombe sur un livre consacré au Suisse Adolf Wölfl (1864-1930). Diagnostiqué schizophrène, enfermé durant trente ans dans un hôpital psychiatrique à Berne, cet autodidacte a réalisé une œuvre d'une grande complexité, mêlant dessins et écriture. Pour Christian Berst, c'est un choc. Et surtout la certitude de se trouver en présence de quelque chose de profondément exceptionnel.

De fil en aiguille, il découvre d'autres cabosses de la vie, la géniale Aloïse Corbaz (1886-1964) et ses princesses colorées au regard vide, le mineur spirite Augustin Lesage (1876-1954) et ses architectures fourmillant de détails. Ou encore Henry Darger (1892-1973),

qui, soixante ans durant, dans l'exiguïté de sa chambre de location à Chicago et l'anonymat le plus complet, a produit un roman illustré colossal.

Christian Berst est mordu. Au point de décider, une nouvelle fois, de changer de vie. L'intello commence, en 2005, à montrer des œuvres sous la bannière « Objet trouvé » dans un petit local au rez-de-chaussée, à Bastille. Avant d'ouvrir l'année suivante sa première galerie, rue de Charenton, dans le 12^e arrondissement. « Avec la présomption que le seul fait de montrer cet art allait conduire le monde à le penser », ironise-t-il. A l'époque, le marché est quasi inexistant, les collectionneurs se comptent sur les doigts de la main. « Mais j'étais convaincu qu'il y avait un pouvoir de contamination et de germination évident, prophétise Christian Berst. Pour cela, il fallait prêcher là où il pouvait y avoir de l'intérêt. » Autrement dit dans le Marais, au cœur du marché de l'art contemporain parisien.

Quand Christian Berst s'y installe en 2010, le scepticisme domine : « Mes voisins ne comprenaient pas de quoi je parlais, ou alors ils avaient a priori négatif.

ils ne me considéraient pas alors comme un des leurs. » Lui s'accroche à la maxime du poète René Char : « Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder ils s'habitueront. »

Exposition au Grand Palais

Plus que l'usure de l'habitude, c'est la force de l'évidence qui a fini par l'emporter. Christian Berst surgit au bon moment : « Le discours sur l'art s'était essouffé, les gens étaient en quête de nouveaux territoires. Et là, soudain, un horizon s'ouvrait. » Le marchand n'expose pas que des morts, mais des artistes bel et bien vivants, comme Josef Hofer, pensionnaire d'une institution autrichienne, ou les spectaculaires dessins anatomiques du Tchèque Lubos Plný. Jetant des ponts avec l'art contemporain, il invite aussi des artistes alliés comme Annette Messager ou Sophie Calle.

Surtout, Christian Berst sait faire preuve de pédagogie, en accompagnant chaque exposition d'un catalogue – pas moins de 150 en vingt ans. « En art contemporain, l'artiste accompagne la présentation de son travail avec un discours. L'art brut est orphelin de ça, explique-t-il. La biographie



Christian Berst, avec une œuvre de Lubos Plný au mur, dans son appartement, à Paris, le 1^{er} juillet. MARTYNA PAWLAK POUR « LE MONDE »

Christian Berst n'expose pas que des morts, mais des artistes bel et bien vivants, comme Josef Hofer ou Lubos Plný

permet de comprendre le terreau dans lequel les œuvres sont nées. » N'éludant aucune question éthique, le marchand a veillé à formaliser les relations avec les artistes vivants grâce à des contrats signés avec leurs familles, tutelles ou avocats. « Ils sont plus protégés que beaucoup d'artistes "de métier" », fait-il valoir.

Un tournant s'opère à partir de 2013. Cette année-là, la Biennale de Venise fait dialoguer des plasticiens de métier avec une quinzaine d'artistes « bruts », dont Anna Zemankova (1908-1986) que représente Berst. L'année suivante, grâce à l'appui financier de son associé, Daniel Klein, le marchand se dédouble à New York. En 2021, l'ancien PDG de

Veolia Antoine Frérot, par ailleurs collectionneur compulsif d'art singulier, prend des parts dans sa galerie.

L'art brut siège désormais au Grand Palais, où le Centre Pompidou présente actuellement la donation du collectionneur Bruno Decharme. On le retrouve sur la foire Art Basel Paris, où expose Christian Berst, ainsi qu'aux enchères. Aux yeux d'un grand nombre, toutefois, l'art brut reste toujours un art « autre ». Voir un « sous-art ».

Persuadé qu'il faut décaper la définition qu'en avait donnée Jean Dubuffet, Christian Berst a dirigé, en 2022, avec l'historien d'art Raphaël Koenig un séminaire sur le sujet au joli château de Cerisy-la-Salle (Manche), l'un des temples de l'intelligentsia. Encore aujourd'hui, ce bretteur ne désarme pas. « Ce qui me choque, confie-t-il, c'est la paresse intellectuelle, la nonchalance qui conduit à dire "OK, on a compris ta démonstration, c'est de l'art, n'en parlons plus". Mais si, au contraire, parlons-en ! » ■

ROXANA AZIMI

Prochain article Nadine Gandy, galeriste à Bratislava.